Le mystère d'Angèle

David Muela Díaz

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/narratologie/6966>

DOI: 10.4000/narratologie.6966

ISSN: 1765-307X

Publisher

LIRCES

Printed version

Date of publication: 1 January 2001

Number of pages: 377-386

ISBN: 2914561032

ISSN: 0993-8516

Electronic reference

David Muela Díaz, "Le mystère d'Angèle", *Cahiers de Narratologie* [Online], 10.1 | 2001, Online since 03 November 2014, connection on 23 February 2021. URL: <http://journals.openedition.org/narratologie/6966> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/narratologie.6966>

LE MYSTÈRE D'ANGÈLE

David Muela DÍAZ
Université de Séville (Espagne)

Quand Angèle fut seule... est une nouvelle de Pascal Méridgeau publiée dans la revue *Polars* en 1983. Elle a été l'objet d'une étude d'Yves Reuter dans la revue *Pratiques* 76 en 1992¹. Nous nous intéresserons à cette nouvelle dans le cadre d'une analyse des polyphonies narratives et énonciatives, notions qui nous semblent marquer la nature du récit.

Le titre suggère la focalisation d'une situation (Angèle seule) avec les conséquences que celle-ci peut entraîner, donc une délimitation des possibles narratifs. En même temps, il nous introduit dans le domaine du récit, du fait de l'association d'un passé simple et d'une non-personne, forme canonique du récit face au discours. Le lecteur ingénu du texte s'introduit ainsi dans le monde fictionnel de la nouvelle, guidé par le narrateur, auquel il attribue a priori les qualités d'extra-diégétique, omniscient et digne de foi (« reliable »).

En effet, l'œuvre littéraire suppose une « suspension of disbelief » d'après Coleridge. Le lecteur qui commence à lire un roman, par exemple, accepte de croire tout ce que le narrateur lui racontera sur l'univers de fiction qu'il a créé dans son œuvre : « el narrador, con sus afirmaciones descriptivas y narrativas crea el sistema de proposiciones que constituyen el mundo 'cierto' de la ficción del cuento o de la novela. » (Reyes, p. 93)

Il nous faut pourtant remarquer que la présence de passés simples dans le texte est très faible. Nous tenterons par la suite de délimiter à partir d'une analyse détaillée les segments du texte appartenant au récit du narrateur et aux discours rapportés des différents personnages.

¹ Les références au texte lors de notre analyse ont été faites par rapport au texte de cette publication.

Le premier paragraphe ne présente aucun passé simple, pourtant, la situation du paragraphe au début du texte nous amène d'emblée à considérer ce segment comme appartenant au discours du narrateur, c'est-à-dire, au récit. Le texte est caractérisé par la présence de formes verbales en *-ait*, nous nous trouvons donc face à un « schéma d'incidence » où le point d'incidence n'est pas exprimé, c'est-à-dire, un passage en arrière-plan qui nous prépare à la compréhension de l'action qui va se dérouler dans le cadre décrit par les formes en *-ait* (cf. Maingueneau, p. 66). L'arrière-plan constitue ainsi la « *toile de fond* » sur laquelle vont jouer les *formes perfectives* qui constituent le premier plan et permettent donc la progression narrative.

Mais nous trouvons par contre toute une série de possibles embrayeurs qui nous font penser, à partir de la présence des formes en *-ait* et de l'absence de subordination syntaxique, ainsi que la modalisation de ce discours qui ne peut pas correspondre à la perspective d'un narrateur extradiegetique, à un Discours Indirect Libre (DIL) du personnage principal, Angèle. Nous signalerons ces éléments « *déictiques* » pour les analyser plus en détail :

- A)-- « pendant toutes *ces années* » (l. 2)
- B)-- « c'était *là* le moment le plus pénible, le retour du cimetière. » (l. 4)
- C)-- « Tout s'était bien passé, tout *se passe* toujours bien *d'ailleurs*. » (l. 5)
- D)-- « ...T. qui était *là*, elle qu'on n'avait pas vue *depuis un an au moins* » (l. 7)
- E)-- « Angèle aurait sans doute pu citer le nom de tous ceux qui étaient *là aujourd'hui*. » (l. 9-10)
- F)-- « ... *il y a* bien quarante ans de cela. » (l. 11)

Le reste du paragraphe peut représenter un DIL d'Angèle, car nous pouvons remarquer la structuration des énoncés qui semblent suivre la ligne de la pensée du personnage : énoncés courts où l'on saute d'une idée à l'autre par l'association des idées opérée par le personnage et avec une différence de registre de langue qui marque en quelque sorte la subjectivité du personnage, notamment les éléments « *nez à nez* » (l. 14) et « *Celle-là* » (l. 15) qui sont confirmés par la

présence d'un embrayeur « ce qui lui avait déplu *aujourd'hui*, » (l. 14).

Les éléments **A**, **B** et **D** peuvent être expliqués comme *déictiques indirects*, c'est-à-dire, leur référence à la situation d'énonciation se réalise au moyen d'autres éléments présents dans le texte qui nous explicitent cette référence. **B** suppose une cataphore par rapport au « retour du cimetière ». **A** ne peut être expliqué qu'après la lecture de l'ensemble du texte, et même à ce moment l'ambiguïté de sa référence reste intacte, car il peut représenter les années de mariage d'Angèle ou bien les années qui s'écoulèrent dès qu'elle apprit que son mari lui était infidèle, etc. **D** peut de même représenter une référence directe ou indirecte à l'acte d'énonciation primaire du narrateur ou à celui qu'on est en train de cerner accompli par Angèle au moyen du DIL.

C et **F** présentent des verbes au *présent de l'indicatif*, temps verbal lié au moment de l'énonciation et qui supposent une rupture avec les temps propres au récit qui caractérisent l'ensemble du paragraphe.

C peut être expliqué comme un *présent générique* qui introduit une vérité générale, énoncée par le narrateur ou bien par Angèle, en référence à sa propre situation. Dans les deux cas, le cadre de référence change : dans la première explication le présent affirme une vérité générale ; dans la deuxième explication, cette vérité générale ne peut être appliquée qu'à la situation particulière d'Angèle.

F suppose une explication encore plus embarrassante, car si l'on ne l'attribue pas au DIL d'Angèle, il nous faut supposer un narrateur qui se situe dans le même plan temporel que l'histoire qu'il raconte.

Nous pouvons ainsi remarquer une ambiguïté dans l'attribution des différents discours, ambiguïté qui surgit d'une stratégie de *brouillage de pistes* dont l'exemple le plus frappant est représenté par **E**. Les deux éléments déictiques de cet énoncé présentent des caractéristiques différentes. Tandis que *là* peut être expliquée comme déictique indirect dont la référence serait explicité par les références antérieures au cimetière (donc à la situation d'énoncé), *aujourd'hui* accomplit une référence directe à la situation d'énonciation. Ce dernier élément nous fait entrer dans la dimension du DIL,

mais un problème se pose : la présence d'*Angèle*. Il est difficile d'admettre que le locuteur du discours de base du DIL fasse référence à lui-même à partir de son prénom, car « si on peut, au style indirect libre, utiliser un nom propre ou une description définie pour désigner un individu qui fait l'objet du discours ou de la pensée rapportée, il n'est pas question d'utiliser un nom propre ou une description définie dans l'énoncé au style indirect libre lui-même, pour désigner le locuteur de l'énoncé originel ou le sujet de la pensée originelle. Il y a donc plus au style indirect libre que la simple préservation de la référence, et ce plus est lié à l'expression de la subjectivité. » (Moeschler, p. 345).

Nous pouvons ainsi remarquer les problèmes que cet énoncé pose pour l'attribution de son énonciation, qui soulève un problème d'ambiguïté qui marque tout le texte d'*Angèle*, ambiguïté voulue qui repose sur une *stratégie de brouillage des pistes* exercée tout le long du texte et dont nous verrons les conséquences.

Le deuxième paragraphe ne présente qu'un seul passé simple au premier énoncé du paragraphe : « *Angèle se leva.* » (l. 17) L'énoncé suivant présente par contre un embrayeur : « Tout cela était bien fini *maintenant.* » Il s'agit d'un déictique temporel qui caractérise l'énoncé comme un DIL d'*Angèle*. Le reste de déictiques spatiaux qui apparaissent dans le texte jusqu'au *Vraiment* de la ligne 22 (*là*, l. 20 ; *là-bas*, l. 21) peuvent être compris comme embrayeurs ou comme éléments cataphoriques par rapport aux expressions dont ils sont suivis. Ils sont véhiculeurs donc d'une double interprétation du passage comme DIL ou comme récit du narrateur.

Le deuxième segment du paragraphe ne présente aucun embrayeur. Pourtant, aucun passé simple ne nous situe dans le plan du récit. Le doute apparaît donc à l'heure d'attribuer l'énonciation de « *Vraiment,...* » (l. 22) et de « *...celui-là...* » (l. 25) qui peuvent marquer une modalisation subjective du discours qui nous ferait l'attribuer à *Angèle*, bien qu'il nous faille remarquer que le dernier élément peut être interprété comme un simple anaphorique.

Le troisième segment, qui commence après les points de suspension de la ligne 27, ne pose aucun problème a priori pour son attribution au récit du narrateur. La présence du

prénom Angèle exclut celle-ci comme possible instance énonciative au début du paragraphe. Nous ne trouvons, en outre, aucun embrayeur. Cette clarté de son attribution au récit nous amène à considérer le rôle des points de suspension pour la distinction des passages au DIL de ceux qui appartiennent au récit du narrateur. Avant les points de suspension de la ligne 27, nous pouvons observer deux autres points de suspension : ceux qui suivent le titre du texte et ceux de la ligne 13. Ils semblent séparer a priori un passage qui est susceptible d'être attribué au DIL d'un autre qui appartiendrait au récit du narrateur. Ils joueraient ainsi un rôle de marqueur d'alternance entre le DIL et le récit.

Nous avons dit que la présence du prénom d'Angèle exclut celle-ci a priori en tant qu'instance énonciative. Pourtant, ceci ne veut pas dire que le récit du narrateur ne peut pas se faire écho de toute une série de voix différentes de celle d'Angèle. C'est le cas dans ce troisième segment du deuxième paragraphe, où la voix du narrateur s'estompe par la présence de la voix de Baptiste au moyen du Discours Indirect (DI) aux lignes 28 : « Il faisait jurer à Angèle qu'elle... », 29 : « Baptiste...soutenait qu'il... » et 31 : « ...il lui disait que... ».

Mais la voix de Baptiste ne se limite pas aux passages au DI. Nous pouvons repérer un possible DIL aux lignes 31-33 : « Il savait que...partis avant lui... ». Nous pouvons voir que ce DIL répond aux caractéristiques classiques du DIL dans le contexte littéraire, car il verbalise la pensée du personnage. A la ligne 34 nous trouvons un autre énoncé qui est susceptible d'être accordé au DIL de Baptiste : « Angèle le savait, et cela lui suffisait. » Cet énoncé constitue un autre des moments privilégiés où la stratégie de brouillage des pistes atteint son fonctionnement le plus « déconcertant », de même que pour le dernier énoncé du paragraphe, où l'on ne sait qui fait cette affirmation sur la fin de Baptiste.

La polyphonie des voix dans ce paragraphe ne se limite pas à celles du narrateur, Baptiste et Angèle. Nous pouvons même écouter la voix du médecin qui nous accorde au moyen du DIL son appréciation à la ligne 29 : « Rien à faire. ».

Dans le troisième paragraphe, la forte présence de passés simples assure l'appartenance du passage au récit. Pourtant,

nous pouvons interpréter la question rhétorique de la ligne 38 comme un DIL d'Angèle qui répondrait au DI de Cécile « Cécile (...) était venue voir si *elle n'avait besoin de rien*. »

Le quatrième paragraphe ne présente aucun embrayeur. Nous pouvons remarquer que la première partie du paragraphe jusqu'à la ligne 51 peut constituer un DIL où Angèle résumerait sa vie avec Baptiste. Mais au fur et à mesure que nous nous approchons de la ligne 51, le DIL a une forte tendance à se confondre avec le récit du narrateur. Le point d'inflexion de cette « dégradation » du DIL d'Angèle viendrait marqué par l'énoncé « C'est ainsi qu'un jour elle lui *dit, sur le ton de la conversation bien sûr*, qu'il lui semblait avoir aperçu Baptiste discutant avec Germaine Richard, près de la vigne. » Le passé simple nous situe au niveau du récit, pourtant l'incise est marquée par une ironie qui aura son reflet dans l'énoncé suivant avec « quelques autres *'discrètes'* allusions. » et qui nous fait hésiter à l'heure de l'attribution de ces énoncés au narrateur ou à Angèle.

La suite du paragraphe suppose une « dégradation » du récit, qui se mêle de plus en plus avec le discours d'Angèle. Le point d'inflexion qui nous indique l'entrée pleine dans le DIL d'Angèle serait l'incise de la ligne 59 : « Son seul regret, *disait elle parfois*, était de ne pas avoir eu d'enfants. » Cette incise nous situe pleinement dans le discours d'Angèle, qui, à son tour, se « dégradera » jusqu'à la fin du paragraphe, où l'insertion d'un possible DIL de Cécile (« Elle lui avait trouvé un air niais, avec ses grands yeux bleus délavés ») pose à nouveau le problème de l'attribution du *Discours Citant*. C'est Angèle qui inclut le discours de Cécile dans son discours, ou bien c'est le narrateur qui le fait ? La fin du quatrième paragraphe constitue un autre moment privilégié du brouillage des pistes.

Le dernier paragraphe présente un grand nombre de passés simples qui nous situent dans le plan du récit. Les formes en *-ait* constituent a priori l'arrière-plan du récit. Pourtant nous pouvons observer la présence de deux embrayeurs aux lignes 69 et 70 : « Cécile était partie *maintenant*. » et « Elle *lava* quelques tasses, puis la vieille cafetière blanche, *maintenant* inutile, puisque Angèle... » Nous nous trouvons donc face à la stratégie de brouillage des

pistes qui marque le récit et qui ne peut être expliquée que par la coïncidence temporelle du récit avec le contenu du récit, ce qui permet de provoquer l'ambiguïté et la confusion dans la polyphonie. Le DIL, caractérisé par les temps en *-ait* et la présence d'embrayeurs ne peut être différencié du récit d'Angèle parce que celui-ci comporte des embrayeurs qui se reportent à la situation d'énonciation du *Discours Citant*, qui est la même que celle du *Discours Cité*.

La dernière phrase du texte : « Il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu un rat dans la maison » nous accorde la mort-aux-rats comme *possible* instrument du *possible* crime d'Angèle. L'attribution de l'énoncé à Angèle élimine le caractère criminel de la mort-aux-rats et lui attribue un caractère pittoresque. Il confirme le début d'une nouvelle vie pour Angèle, qui se débarrasse ainsi des choses inutiles qui l'entourent (cf. la cafetière). L'attribution de l'énoncé au narrateur peut de même attribuer ce caractère pittoresque à la mort-aux-rats. Pourtant, le manque de pertinence de cette information lui attribue un caractère ironique qui introduit ou confirme (en fonction du niveau de lecture) le soupçon du crime.

Il nous semble donc évident l'intérêt de l'attribution des différents énoncés à un énonciateur ou à un autre, car « si no sabemos « quién lo dice », no sabemos « si sucedió » o si es una alucinación, un sueño, un recuerdo, una fábula falsa en el marco de la fábula verdadera de la ficción. » (Reyes, p. 93).

Cette attribution est d'autant plus intéressante que le narrateur, le locuteur du discours s'attribue toute une série de propriétés lors de son récit. Le narrateur conforme une image de lui-même en tant que locuteur. Ce ne sera qu'à partir de cette image que nous pourrons accorder notre « confiance » aux énoncés des différents énonciateurs. Le narrateur peut ainsi devenir « unreliable » et rompre l'accord tacite qui instaure la « suspension of disbelief ».

En principe, le narrateur devrait nous fournir les indices pour déterminer la réalité de ce crime ou sa simple apparence. Pourtant, le problème posé par l'attribution des différents énoncés du texte aux différentes instances narratives nous fait mettre en doute la vérité de certaines affirmations que le texte véhicule. En effet, si la définition du sens de l'énoncé

d'après la théorie polyphonique de Ducrot suppose une représentation de sa propre énonciation, le sens des énoncés d'Angèle ne peut pas être discerné faute de l'attribution de ces énoncés à un énonciateur connu. L'auteur nous cache, à partir de sa stratégie de brouillage des pistes, une partie de l'information, ce qui nous empêche de déterminer l'existence du crime dans l'univers de fiction.

Le texte s'articule ainsi comme une série de discours (discours du narrateur, d'Angèle, de Baptiste, du médecin, de Cécile) qui se superposent et que le lecteur doit différencier, labour qui n'est pas du tout simple. Une fois que le lecteur a opéré cette division, il découvre qu'aucune des instances énonciatives ne se fait responsable de l'affirmation globale du crime d'Angèle.

La lecture s'apparente ainsi à la réalité extradiégétique, où le lecteur en tant qu'être empirique et humain doit observer tous les indices et écouter toutes les voix pour leur assigner a posteriori un degré de confiance qui lui permettra d'arriver à la détermination de ce qui s'est réellement passé.

Le texte s'organise ainsi comme une série de discours qui établissent une **dialectique** à l'intérieur du lecteur. Celui-ci commence une enquête policière qui lui conduira à la détermination de l'existence du crime ou à sa négation.

Nous nous trouvons donc face à une *fabula ouverte* (cf. Eco, p. 169-171) qui accepte deux interprétations : celle d'une nouvelle psychologico-réaliste ou celle d'une nouvelle criminelle. Le choix de l'une d'elles ne dépendra que du jeu opéré par le lecteur avec les poupées gigognes que constituent les discours des différents énonciateurs présents dans le texte. Le lecteur pourra suivre ou non les différents indices qui le mèneront à l'une des deux interprétations, toutes les deux étant possibles et justifiables.

Il nous faut, cependant, signaler que le cadre de publication de la nouvelle (une revue de polars) de même que l'absence de progression narrative impliquée par la solution psychologico-réaliste attirent le lecteur vers une conclusion criminelle qui effacerait l'ouverture de la fable. Mais le texte lui-même n'écarte aucune des deux interprétations possibles.

Le lecteur peut ainsi se fabriquer sa propre fable sans forcer le texte, chercher les causes du crime (s'il existe) et ses

circonstances, et arriver même à soupçonner un deuxième crime, celui de Germaine Richard contre son mari, qui peut constituer une sorte de mise en abîme de la nouvelle.

BIBLIOGRAPHIE

- DUCROT (O.) (1984) : « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », *Le dire et le dit*, Paris : Les Éditions de Minuit, 171-233.
- ECO (U.) (1985, 1^{ère} éd. 1979) : *Lector in Fabula*, Paris : Grasset.
- MAINGUENEAU (D.) (1981) : *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris : Hachette.
- MOESCHLER (J.), REBOUL (A.) (1994) : *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris : Seuil.
- REUTER (Y.) (1992) : « Comprendre, interpréter, expliquer des textes en situation scolaire. A propos d'Angèle » *Pratiques* 76, 7-25.
- REYES (G.) (1984) : *Polifonía textual. La citación en el discurso literario*, Madrid : Gredos.